
Michel Brun, *Eteroa. Mythes, légendes et traditions d'une île polynésienne*

Jean-François Baré



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28764>

DOI : 10.4000/lhomme.28764

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 262-264

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-François Baré, « Michel Brun, *Eteroa. Mythes, légendes et traditions d'une île polynésienne* », *L'Homme* [En ligne], 189 | 2009, mis en ligne le 03 janvier 2017, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/28764> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.28764>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Michel Brun, *Eteroa. Mythes, légendes et traditions d'une île polynésienne*

Jean-François Baré

RÉFÉRENCE

Michel BRUN, *Eteroa. Mythes, légendes et traditions d'une île polynésienne*. Préface d'Edgar Tetahiotupa, Paris, Gallimard, 2007, 294 p., bibl. (« L'aube des peuples »).

- 1 CE LIVRE STUPÉFIAIT, publié par une célèbre maison d'édition, plaide de bout en bout pour une origine sud-américaine non seulement des Polynésiens, mais aussi... des Japonais. Il convoque à cet effet la petite île de Rurutu, au sud de la Polynésie française, qui n'en demandait sans doute pas tant. Il réunit pour les deux tiers (entre un avant-propos de 23 pages et des notes sur lesquels on se doit hélas de revenir) une série de témoignages écrits de la mémoire collective datant de 1889, que « l'auteur » (un peu abusivement appelé comme tel) a recueilli d'un « père adoptif [...] natif » de ce qu'il appelle « la lignée royale [...] » (Avant-propos, p. 1). Ces témoignages sont périodisés dans ces termes : « Première partie : La préhistoire, avant l'écriture » ; « Deuxième partie : L'histoire, depuis l'arrivée de l'écriture » (c'est-à-dire, depuis l'évangélisation pour ce qui concerne l'archipel tahitien), partie intégrant un « Guide de Rurutu à l'attention des voyageurs » dans la traduction de Michel Brun, ce qui montre sans doute que le tourisme est déjà une vieille invention ; enfin, une troisième partie consignant les généalogies des différents « clans » de Rurutu.
- 2 Bien que l'auteur n'hésite pas à déclarer que « ce livre [...] présente pour la première fois la [...] mémoire collective de tout le peuple d'une petite île polynésienne, depuis l'aube des temps avant même la création du premier homme » (c'est-à-dire au moins avant 1889 ?), une bonne partie de ces récits et généalogies a bel et bien déjà été publiée et commentée depuis fort longtemps ; ainsi dans un livre de l'ethno-archéologue Pierre Vérin datant de 1965¹, et dans différents travaux de l'ethnologue Alain Babadzan de la décennie 1980 environ².

- 3 Même d'un strict point de vue documentaire, les témoignages transmis par ce livre ne recèleraient donc rien de très spectaculaire, ni de très nouveau ; sans doute présentent-ils une plus grande continuité historique que d'habitude. En tout cas, quitte à transmettre la « mémoire collective », il aurait mieux valu en transmettre les textes originaux, eu égard à des volumes aussi célèbres que *Tahiti aux temps anciens* de Teuira Henry³ qui ont fait l'objet de traductions fautives, car les transcriptions du tahitien l'étaient probablement aussi.
- 4 Tout cela ne mériterait sans doute pas une attention exagérée si Michel Brun, ayant longtemps résidé en Polynésie française puis au Paraguay (voir la préface), n'avait progressivement « découvert » une « affinité » entre le japonais « qu'il parle couramment » (conservons le temps présent du livre) et « le polynésien », dont il « parle couramment le tahitien et quelques autres dialectes », cette affinité se manifestant « jusques et y compris dans la mythologie » (pp. 20-22). La question de l'origine d'un « troisième » peuplement de Rurutu est notamment appelée à la rescousse, car les textes commentés suggèrent sans autre forme de procès l'origine « inca » (*initia*) d'un groupe « Ati Aura », qu'il traduit « le peuple à peau rouge » (p. 34, note 10)⁴; aucune mention en revanche de Buffalo Bill ! En fait, il s'agit probablement de 'ati, groupe de descendance cognatique, une notion très répandue dans l'archipel tahitien historique, qui a son équivalent dans le *ngati* maori ; quant à « rouge », l'équivalent tahitien est depuis fort longtemps 'ura et non Aura, dont la transcription laisse le sens ambigu. Bref, il « tire de ces recherches un volumineux essai inédit à ce jour » sur ce qu'il appelle les « Yamato-Polynésiens » (une découverte proprement inouïe), dans lequel il « démontre » (je cite) « que les Japonais et les Polynésiens [...] parlant une langue commune, ont leur origine en Amérique du Sud » (Avant-propos, pp. 22-23).
- 5 On ne peut que rester pantois devant une « découverte » qui renvoie aux vieilles lunes les efforts de générations de linguistes, archéologues et historiens concernant le peuplement du Pacifique depuis l'Asie du Sud (recherches auxquelles Michel Brun consent à consacrer une note esseulée, dépourvue de toute référence [p. 16])⁵. *Mais comment fait-il donc*, ne peut-on s'empêcher de s'exclamer ? Pour essayer de résumer une pensée fort éparse, c'est à partir d'arguments relevant d'une part de ce que je n'oserais appeler ni la technique maritime ni non plus la linguistique.
- 6 Dans le premier cas, il s'agissait d'après Michel Brun de gens qui « fuyaient vent arrière », pour cette raison que, dans le Pacifique sud-tropical, le régime des vents est les deux tiers du temps d'est. La récurrence des déplacements d'ouest en est (due aux fameuses « brises d'ouest ») est cependant fort bien attestée par d'innombrables témoignages et analyses⁶. Même en acceptant son hypothèse, un esprit sceptique pourrait remarquer que le Créateur n'a pas aligné les îles du Pacifique sud-tropical comme les stations de métro de la ligne Vincennes-Neuilly, juste pour lui faire plaisir. Que l'on vienne d'un bout ou de l'autre du Pacifique, il faut de temps en temps faire du sud ou du nord, et donc du large voire du vent de travers, toutes allures que les grandes pirogues polynésiennes, d'après ce que l'on peut reconstituer, supportaient parfaitement. Quant à atteindre le Japon, il faudrait, si j'ose dire, tourner à droite. Cependant Michel Brun, qui ne semble pas pratiquer le principe de non-contradiction, peut parler de ces questions avec « quelque autorité » car il « en connaît les péripéties de première main » (p. 17). C'est en effet qu'il a participé dans les années 1950 à l'expédition du radeau *Tahiti Nui*, qui a bien failli parvenir en Amérique du Sud depuis

Tahiti avant de sombrer, mais d'ouest en est, dans le sens inverse à son hypothèse ! De la confrontation entre Thor Heyerdahl et Eric de Bisschop de ces années-là, nous est parvenue cette conclusion empirique sur le peuplement du Pacifique : oui, on *peut* rejoindre Tahiti et l'Amérique du Sud en radeau à voile, et même faire naufrage, et alors ?

- 7 Enfin, les arguments linguistiques de Michel Brun sur l'affinité entre le yamato archaïque (que je ne connais pas) et les langues polynésiennes témoignent, en somme, d'une persistance en quelque sorte héroïque à intégrer la philologie historique à la pensée de Pierre Dac, cela à grands coups de « il ne fait aucun doute » et de « à n'en pas douter ». Un seul exemple parmi un véritable florilège : d'après lui, en yamato archaïque, « la mer se disait *iso*, qui est à n'en point douter, un ancien *iho* » (un terme que j'ai toujours pensé, quant à moi, signifier quelque chose comme le « moi » ou la « personne » en tahitien, depuis au moins le dictionnaire de Davies du début du XIX^e siècle). Cependant, « les Japonais eux-mêmes [...] donnent à *iso* le seul sens de “bord de mer” [...] identique à *umi bata*. Or ce mot conjugue *umi* [...] et *bata* “au bord de”, où nous reconnaissons le tahitien *fatata* [...]. Si nous avons *umi-bata*, nous avons aussi *iso-bata* qui veut dire la même chose : donc *bata* étant égal à *bata*, *iso* est égal à *umi*, c'est-à-dire “la mer”. CQFD » (p. 253).
- 8 Oui, CQFD. Si j'ai infligé au lecteur ainsi qu'à moi-même ce douloureux compte rendu, c'est pour transmettre mon grand étonnement devant la publication, par un fleuron de l'édition française, de telles calembredaines, fût-ce dans une collection « grand public » dont le propos général peut attirer la sympathie. Quant au préfacier, mon ami Edgar Tetahiotupa, auteur d'une thèse sérieuse et laborieuse sur le bilinguisme en Polynésie française, je ne peux que lui transmettre ma consternation.

NOTES

1. Pierre Vêrin, *L'Ancienne civilisation de Rurutu (îles Australes, Polynésie française), la période classique*, Paris, Orstom, 1965 (« Mémoires de l'Orstom »).
2. Ainsi « De l'oral à l'écrit : les “puta tupuna” de Rurutu », *Journal de la Société des océanistes* 65 : 223-234.
3. Première édition française par la Société des océanistes en 1962. Il semble qu'une réédition critique d'une partie de l'édition anglaise et commentée par Alain Babadzan ait été fort heureusement publiée sous le titre *Mythes tahitiens* (Paris, Gallimard, 1993).
4. Notons que beaucoup de Tahitiens de 1889 connaissaient parfaitement l'existence de l'Amérique du Sud et pour certains, sans doute, des Incas.
5. La bibliographie sur le peuplement, y compris malayo-polynésien, du Pacifique est si importante qu'un numéro entier de *L'Homme* n'y suffirait peut-être pas. Pour des synthèses, voir : K. R. Howe, *Where the Waves Fall. A New South Seas Islands History from First Settlement to Colonial Rule*, Sydney, George Allen & Unwin, 1984 : chap. I ; Douglas L. Oliver, *The Pacific Islands*, Honolulu, University of Hawaii Press, 1989 (3^e éd.) ; et, sur la navigation ancienne, le remarquable *We the Navigators. The Ancient Art of Landfinding in the Pacific* de David Lewis (Honolulu, University of Hawaii Press, 1972).

6. Voir, par exemple, David Lewis, *We the Navigators...*, *op. cit.*

AUTEURS

JEAN-FRANÇOIS BARÉ

IRD – Université Paris-I, Bordeaux.

jfbare@wanadoo.fr